

Une petite histoire me trotte dans la tête. Une des premières vieilles personnes que le personnel d'un Ehpad m'a demandé de voir, parce qu'elle était jugée trop « agressive », me dit d'emblée, d'un ton qui ne permet pas l'évitement « De quelle région venez-vous ? Ah, vous ne connaissez pas le Béarn. Ici, c'est particulier. Il y a dans les fermes de grandes cheminées, où l'on peut se tenir debout. En hiver, on peut y asseoir les très vieux pour qu'ils aient plus chaud. Mais, des fois, ils s'endorment et peuvent mourir brûlés. Un accident ! (Clin d'œil). A moins qu'on ne les ait poussés ? » ... Evidemment, cette dame, à la fois faisait son travail de transmission crûment, et paraissait m'interroger, avec un humour caustique, très directement, peut-être, afin de savoir si je serais là pour la « réchauffer ou la pousser ».

Ce type de mythologie locale, dont j'ai vérifié qu'elle était connue par d'autres, existe sous différentes formes dans toutes les régions. Que nous apprend-t-elle, de ce qui peut circuler dans nos têtes ? Sur quoi attire-t-elle notre attention ? Qu'un certain danger existe quand on devient très vieux et que l'on a besoin de l'assistance d'un autre ? (Que cette dépendance soit reconnue ou non par l'intéressée ? Que l'assistance et l'aide soient souhaitées ou non, acceptées ou non, dans une relation choisie ou obligée, de confiance ou non ?). Ce que nous savons déjà aussi, soit que la famille peut être source du pire ou du meilleur, surtout dans le cycle de vie, aux deux extrêmes de la vie, ou elle est profondément sollicitée dans ce que sont ses racines mêmes : l'attention indéfectible à l'autre, les loyautés et les solidarités réciproques, un espace de fiabilité, être un laboratoire d'apprentissage éthique autour du juste et de l'injuste dans les relations, et une base de sécurité etc... ? Chaque génération a sa forme d'individualité et d'autonomie, modulant les façons d'être responsable de l'Autre.

Que le mot « accident » permet, a permis, de soutenir le tabou, soit d'éviter de parler, d'analyser les risques et manques de précautions possibles, repérables, anticipables ?

Que face à, ce qui serait alors une fatalité, comment ne pas continuer de suggérer ce phénomène comme subit, incontournable, ingérable, irrépessible ? D'ailleurs, comme disent certains, avec fatalisme, « qui a toujours existé ». Donc une sorte de destin possible pour des humains, dont on ne pourrait envisager vainement, de s'attacher à chercher, à le modifier, ou au moins à l'atténuer ?

De nombreux changements sociaux ne sont-ils pas intervenus, faisant venir le temps de percevoir, penser pour alerter, mais surtout agir autrement, à propos de la question de la maltraitance aux personnes âgées et personnes handicapées ou tout autre personne vulnérable ?

Et de rappeler encore que nos sociétés vieillissent. La vie s'allonge, souvent en bonne santé, et nous en sommes heureux. Ce qui a fait émerger les notions de 3<sup>ème</sup>, voire de 4<sup>ème</sup> âge, corrélées à certaines vulnérabilités. Les familles se sont modifiées aussi, soit en étant présentes sur plusieurs générations, soit aussi, de diverses façons, elles ont pu se reconstituer-reconfigurer, avec ce que cela modifie de la qualité des liens, dans un sens ou un autre. Parfois, même absentes, elles sont toujours intériorisées en nous, quelle que soit notre place. Ce vieillissement, et les progrès médicaux, ont fait que l'on a vu apparaître des maladies tardives, « chroniques, évolutives, incurables et sécularisées ». Elles sont « loin d'être qu'un défi pour le seul monde médical, mais... l'occasion d'une expérience de vie très intense en questionnements physiologiques, psychologiques et métaphysiques, au sens où elle vient questionner toutes les catégories de bien-être, de bonheur, de rapports avec autrui et avec son propre corps. Etc. ... ».

Face à la grande vulnérabilité, une sollicitation puissante émerge, faisant appel aux ressources de l'environnement qu'il soit, en premier, familial (émergence et reconnaissance forte de la catégorie des aidants) ou professionnel et sociétal, dans une politique de plus en plus orientée vers le soutien au domicile (le virage ambulatoire) que nous souhaitons tous, mais qui a des retentissements considérables. Conjointement, c'est une période où la mort vient, (second tabou), accentuant les tensions, et modifiant la perception du temps.

Néanmoins, le soin, l'aide, l'attention imaginative à l'autre, doivent permettre que « le vivre avec la maladie ne bascule pas du côté de la mort, mais jusqu'au bout, du côté de la vie », en attendant sa venue.

De même, nos cultures de sociétés sont devenues hypersensibles et intolérantes à la violence qui trouve de moins en moins de légitimité, et où la notion de sécurité est un droit garant de liberté et exigible pour tous, surtout les plus défavorisés, victimes prioritaires. Dans ce champ, les personnes âgées ont-elles autant d'importance que la violence aux enfants, que la violence au travail, que la violence envers les femmes ? Enjeux sociétaux forts et actuels qui l'ont précédée. Peut-on y trouver des fils conducteurs communs d'un questionnement de ce qui fait notre humanité, jamais définitivement acquise ? Les conséquences complexes des maltraitements aux plus âgés, ne sont-elles pas intriquées aux autres problèmes de santé, et aux réactions existentielles naturelles, les rendant moins facilement appréhendables ? C'est l'option de la Démarche nationale de consensus pour un vocabulaire partagé de la maltraitance publiée ce début d'année, que d'élargir à nous tous, la possibilité d'être « en situation de vulnérabilité ».

Nous pensons que, depuis plus de 20 ans que l'association Alma, et bien d'autres acteurs aussi, travaillent sur cette question de la maltraitance, qu'elle est devenue incontournable dans l'esprit des professionnels. Mais en même temps, qu'elle reste difficile à traiter, concrètement, pour diverses raisons. Les premières évoquées, le plus souvent spontanément, sont la peur d'un trop de précipitation à signaler, dire et faire, au risque d'être rejeté de la situation ou d'être confronté à des regards divers contradictoires. Ou, à l'inverse, c'est la crainte de trop de temporisation de peur d'en rajouter et de faire plus des dégâts. C'est, me semble-t-il, un des motifs importants de la difficulté des professionnels de terrain de savoir comment prendre une responsabilité et anticiper au mieux quelles conséquences cela aura pour les différents intéressés et pour soi-même, soit de décider vite, en terrain de complexité. L'aspect soudain pour les professionnels, ou les membres d'une famille, quand, tout à coup la violence fait sens, « nous tombe dessus », et que d'un statut privé, elle prend un statut public, nous confronte à l'espace-temps de dévoilement. Ce moment si difficile, pouvant générer toutes sortes de réactions émotionnelles, voire du déni.

Nous ressentons une nécessité d'agir immédiatement pour faire cesser cette violence.

En même temps, quelle action choisir face à la complexité fréquente d'un processus où s'imbriquent des causalités, qui sont le plus fréquemment d'ordre psychologique, passant par nos subjectivités incontournables, parfois redoutables ? Alors, il n'est pas rare de ressentir une sorte d'impossibilité d'y voir clair, et de se penser aveugle... Cela renforce peut-être cette idée de quelque chose de soudain, qui fait irruption, comme un accident ? (Avec le temps court pour la réaction en temps réel, à côté du temps plus long pour les initiatives nécessaires de dialogue partagé et de proposition d'actions, dans le collectif concerné, et, enfin, le temps plus long de l'élaboration-problématisation et de l'éducation).

Nous sommes bien loin de cette situation qui pourrait correspondre à un débordement imprévisible, incompréhensible pour les uns et les autres, mais dans des situations, certes à nombreuses inconnues, mais qui doivent de façon indispensable, être rendues visibles, partageables et travaillées, analysées collectivement, pour déboucher sur des actions réfléchies, adéquates.

Au contraire, souvent, ne sommes-nous pas devant des situations bien connues, redondantes, où se met en place une relation de dépendance au moins entre deux personnes, celui qui sollicite directement ou implicitement un autre. Relation où s'inscrit une forme de relations de pouvoir. Pouvoir dont l'un peut abuser. Diverses lectures peuvent en être faites. Et pas que celle d'une emprise, mais, d'abord, celle d'une relation de maîtrise face à une personne dont, souvent, il n'est pas toujours facile de savoir dans quelle réalité elle se situe. Notre tolérance, en même temps, y est provoquée, et a l'occasion de s'y cultiver.

Les politiques publiques se sont peu à peu étoffées et reconnaissent la nécessité d'articulations pluridisciplinaires dans la réflexion et l'intervention dans ces situations de maltraitance.

Que dire aussi, de la modification profonde de l'ambiance culturelle, puisque dans un passé qui n'est pas si lointain, sans remonter à Enée, les anciens et les cultures traditionnelles accordaient beaucoup d'importance aux liens entre les générations et le rapport aux ancêtres ? Ces échanges persistants reliaient la collectivité à ses racines et ses origines symboliques et mythologiques. L'harmonie de ses liens garantissant l'équilibre de la collectivité dans son ensemble.

Cette perspective reste totalement d'actualité, dans les pratiques chamaniques. Dans notre culture est-ce la forme d'expression sociale de ce lien qui a changé, comme par exemple, les rituels de deuil ont changé ? Cela au profit d'une intériorisation plus individualisée, moins visible de cette tractation, négociation, dialogue persistant ? Faut-il faire un parallèle, avec l'engouement assez récent, des approches inter voire transgénérationnelles, dans le champ de l'aide et des thérapies ?

Qu'est-ce que nous montrent, qu'est-ce que nous donnent ces personnes où il existe une transaction violente et injuste, à leur égard ? Elles nous donnent l'occasion de choisir d'être responsable, que l'on soit membre de la famille ou acteurs professionnels du réseau, ou les deux. Elles nous obligent à choisir d'intervenir, seuls, ou à plusieurs, pour que la circulation des injustices puisse se parler, s'énoncer, se reconnaître autrement, et disparaître comme acte. C'est ainsi l'impossibilité de réduire ce problème aux trois dimensions de l'acte, de l'auteur et de la victime, mais de le considérer comme un problème complexe aux données multiples dont la genèse est enchevêtrée et inséparable du fonctionnement social global, dont nous participons.

Nous constatons, qu'il existe toujours un tiers, plutôt des tiers, parties prenantes, elles-mêmes malmenées, fragilisées, en résonance, contaminées par cette situation, qu'elles voudraient éviter, pacifier. Eux-mêmes confrontés, à des regards différents, potentiellement conflictuels, bien souvent non régulés, non coordonnés. On oublie souvent que cela suppose l'adhésion et la bonne volonté, justement non évidente en situation de tension et de perte de confiance.

Situations trop peu concertées, c'est-à-dire où il est question d'apprendre à «se battre ensemble », justement en faisant face au conflit et en ne l'évitant pas, en pariant sur ses potentialités positives et structurantes). Qu'est-ce qui pourrait faire alors autorité, pour nous tous ? L'obstacle majeur à un abord nouveau de la maltraitance n'est-il pas, dans le cloisonnement, les rigidités, incompréhensions voire rivalités qui peuvent opposer les acteurs et les institutions sur le même terrain de l'aide, du soin, du contrôle social et de l'éducation. La coopération ne se décrète pas, elle ne peut que se gagner, sans cesse remise en question. Ou prévoit-on une formation au travail inter-institutions, incluant les usagers ? **P. GUILLAUMOT. Alma 64**